

MAX BILLANCOURT

---

LES ENQUÊTES DE DURANTON



**JE T'AI  
DANS  
L'EPO**

Max Billancourt

Les Enquêtes  
de Duranton  
– Tome 2

*JE T'AI DANS L'EPO*

© Max Billancourt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1983-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Il n'y a rien de plus sacré que les rêves des enfants.  
Que ceux qui les détruisent soient envoyés en enfer !

**Albert Duranton**

À tous ceux qui aiment le cyclisme,  
Probablement le plus beau sport du monde.

## **Restaurant Chez Ernestine à Boulogne Billancourt**

**Samedi 12 septembre 1998**

Le comptoir du restaurant *Chez Ernestine* était plutôt animé, ce soir-là, la conversation roulant sur ces épouvantables histoires de dopage dans le sport dont on parlait tous les jours à la télévision, dans les radios, dans les journaux, partout.

Les sportifs, en particulier les coureurs cyclistes, étaient vraiment, semble-t-il, devenus des sortes de drogués et l'on prenait vraiment les gens pour des cons avec l'étalage indécent du « sport spectacle ».

Tout le monde était peu ou prou d'accord sur le constat.

Louis Rabouret, Big Louis pour les intimes, le très imposant commissaire divisionnaire de police à la crinière blanche et au généreux embonpoint, qui s'était glissé avec difficulté derrière le bar pour aider gentiment au service, comme il le faisait souventes fois, gueulait comme un veau contre « tous ces saligauds de managers généraux, de directeurs sportifs et de médecins qui chargent à mort ces pauvres coureurs cyclistes, qui souvent n'en peuvent mais, n'étant même pas au courant de l'arnaque si ça se trouve ! »

Ernestine, la patronne du restaurant, belle femme plantureuse, l'œil noir, les mains posées sur ses larges hanches, faisait des mimiques d'approbation complices.

Gustave, le facteur du quartier, se félicitait que la Poste ne se soit pas lancée dans le montage d'une équipe cycliste professionnelle, comme le bruit en avait pourtant récemment couru. Cela aurait été totalement ridicule, à peine trois ans après l'épisode héroï-comique du bateau *La Poste*, qu'Eric Tabarly – paix à son âme – avait dû ramener d'Amérique du Sud pour finir pépère la course autour du monde, après une mutinerie à bord et un passage par la case prison, en Argentine, de tout l'équipage après une terrible bagarre dans un bar de nuit à Buenos Aires !

Même Mavromatis, le stylé serveur du snack grec d'à côté, s'intéressait à la

conversation, alors que « pourtant, c'est pas pour dire, mais les grecs, en sport, ils ne sont pas vraiment top ! » comme disait Louis Rabouret, avec un drôle d'accent exotique, pour faire bisquer le Grec.

Ce pauvre Mavro n'avait pas l'air en grande forme avant le coup de feu du soir, ayant chopé une gastroentérite foudroyante qu'il soignait avec de bizarres pastilles bleues qu'il ingurgitait à coup de grandes lampées de bière ambrée.

— Tu te charges, Mavro ? C'est quoi ton truc, là, des hormones de croissance ? Interrogea Big Louis, rigolard.

— Mais non, pas du tout, monsieur Louis, vous voyez bien que c'est du viagra ! reprit Gustave, avec un petit sourire pincé.

— Putain, exact, eh, les mecs, c'est du viagra dont Mavro se goinfre depuis une demi-heure !

— Monsieur Louis, ne dites pas ça, s'il vous plait, rétorqua le gentil Mavromatis avec son inimitable accent du Péloponnèse. Je n'ai pas l'esprit à rigoler, mais alors pas du tout ! C'est pas du viagra ni du dopage. Ce sont des cachets de mon pays contre la diarrhée. J'ai une colique de tous les diables ! J'ai la chiasse, quoi, comme on dit ici !

« C'est terrrrrible ! précisa le bel Hélène, avec une petite voix chevrotante, en faisant une affreuse grimace et en portant ses deux mains vers le bas ventre. »

Et tout ce petit monde, vraiment bien peu compréhensif, bien peu charitable, de s'esclaffer, de rire de bon cœur, de se bidonner comme des bossus autour du comptoir.

Même Albert Duranton, le beau, ténébreux et assez célèbre commissaire de police, auteur de polars à succès, d'habitude plutôt plus porté sur l'humour assez fin que sur la grosse gaudriole, était plié en deux à cause de la tronche funèbre de leur pote Mavromatis, le pauvre Grec tellement malheureux avec sa diarrhée si mal placée !

— Qu'est-ce que tu en penses toi, Albert, du viagra ? demanda le facteur, l'air dubitatif, voire mystérieux.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en pense, mon pauvre Gus ? Ces pilules sont surement utiles à quelques types mollassons de la braguette et à quelques vieillards qui ne veulent pas accepter leur âge.

« Mais ça permet surtout à des fabricants de se faire des couilles en or, c'est le cas de le dire ! On fait croire à tout le monde que les petites pastilles bleues c'est un truc magique alors que ce n'est qu'un médicament.

« Comme d'habitude, c'est une histoire de gros sous. Il faut payer, messieurs, même la bandaison ! C'était le seul truc que les pauvres n'avaient pas à envier aux riches. Autrefois t'avais du braquemart ou t'en n'avais pas ! Point à la ligne ! Tout ça c'est terminé. Avec soixante-quinze balles tu peux désormais te payer un super gourdin. Ni vu ni connu, j' t'embrouille !

« Ah, il est beau le progrès. Note bien que je m'en épile grave l'anus de ces conneries, pour parler bien vulgairement excusez-moi les copains, puisque moi, j'ai au naturel, un braquemart d'acier, toutes les gonzesses te le diront !

Et Albert Duranton, le commissaire chéri de ces dames, sa tirade terminée, sans même attendre la réaction des autres assoiffés du comptoir, retourna s'asseoir auprès de sa bière, les yeux fixes et brillants, un air légèrement triomphant sur le visage.

— Albert, viens voir le reportage à la télé. C'est sur le dopage. Ils disent qu'il y a un mort, un jeune coureur français, viens vite !

— Ah bon ! J'arrive, Louis, j'arrive.

Le commissaire Albert Duranton se leva d'un bond de sa chaise et se dirigea vers la pièce derrière le bar.

Ernestine, la belle aubergiste, le regarda passer avec tendresse et même, d'une certaine manière, de l'envie. Il était choucard, le bel Albert, dans son costard rayé avec sa belle gueule d'ange qui a bourlingué, un peu cabossé, très viril, yeux de lynx, style commissaire San-Antonio, si vous voyez ce que je veux dire.

Ce n'est pas facile de vous décrire le bel Albert : un peu Lino Ventura jeune, quoi, dans *Le rouge est mis* ou *Touchez pas au grisbi*, ces beaux films avec Gabin, quelque chose comme ça mais en plus fin, plus délié de corps, moins trapu. Un peu aussi, mais en plus joli de visage, plus classique, le Jean-Paul



Belmondo des débuts, celui du *Doulos*, le film de Melville ou de *Classe tous risques* le film de Sautet. Est-ce que vous voyez le topo ?

Si vous ne voyez pas, d'ailleurs, je vous signale que je m'en fous un peu et même beaucoup et que ça ne change rien au physique fort avantageux et très apprécié des dames de notre Albert Duranton !

\*

Dans la petite pièce-salon, la télévision branchée sur FR3 donnait les informations dans le cadre de son journal télévisé le « 19-20 ». On annonçait, avec des mines catastrophées, la mort d'un jeune coureur de l'équipe *Marina*, en plein Tour d'Espagne, au milieu d'in vraisemblables affaires de dopage qui duraient depuis le Tour de France, sans désespérer, tous les jours dans les journaux spécialisés ou non, à la télé, sur les radios, partout...

Abel Florent, le jeune espoir français, a été découvert mort par son soigneur dans sa chambre d'hôtel. D'après tous les commentaires, il s'agissait certainement d'un abus de produits illicites. Sûrement cette saloperie d'EPO qui avait encore frappé !

Le jeune Abel avait dû forcer la dose un peu plus que de raison en prévision des étapes de montagne qui se profilaient à l'horizon et il avait dû faire un collapsus sanguin ou une connerie de ce style. Une autopsie a d'ailleurs été demandée par la justice espagnole, « afin de connaître la cause exacte du décès » comme on dit dans les communiqués de presse.

— Putain, Albert, toi qui aime le vélo, ça doit te foutre les boules, tout ça, quand même ! Ce jeune mec mort comme un con à vingt-deux piges, tout seul dans sa piaule d'hôtel, en Espagne, loin de chez lui ! C'est atroce ! Il faut arrêter le cyclisme professionnel, nom de Dieu. Sinon, ça va être un vrai génocide ! Tu ne crois pas ? Mais, au fait, c'est quoi exactement cet EPO dont tout le monde parle ?

— Louis, s'il te plait, peux-tu attendre la fin du reportage. Après, je t'expliquerai tout.

— OK gamin. Je me tais. On fait comme ça.

\*

Et FR3 de repasser les images du Tour de France, Richard Virenque en pleurs, cheveux blancs peroxydés, lèvres tremblantes, voix implorante, se présentant en pauvre victime poursuivie par des malfaisants qui lui veulent du mal, jurant son innocence... les flics impavides, les longues et minutieuses perquisitions, les juges à l'affut...

Jean-Marie Leblanc, le directeur du Tour, visage grave, négociant avec le champion Danois Riss, un des boss du peloton, après la grève des coureurs...

Laurent Jalabert, le champion français, ironique et distancié, mangeant une glace accoudé à sa voiture après son tumultueux abandon...

Enfin, bref, tout ce qu'on a vu cinquante fois sur les écrans de la télé et n'a pas plus de rapport avec le véritable sport... que monsieur Balladur avec un véritable homme d'Etat ou monsieur Revel avec un vrai penseur ou le pâté de tête avec du foie gras du Gers ou la Kronenbourg en bouteille avec de la vraie bonne bière ou Christophe Dugarry avec un grand footballeur ou BHL avec un philosophe qui compte ou Alain Minc avec un économiste compétent ou Patricia Kass avec une bonne chanteuse etc, etc, etc,... ma liste pourrait être très longue... mais vous comprenez ce que je veux dire, quoi ! Sauf, bien sûr, si vous aimez Balladur, Revel, BHL, Minc, Dugarry ou Patricia Kass... et que vous m'en voulez, mais alors énormément, de penser que vous avez des goûts de chiottes !

Passons !

Fin du reportage.

Albert Duranton, les deux mains sur le visage, triste, désespéré, était effondré.

Il aimait les courses de vélo depuis sa tendre enfance et idolâtrait tous les grands champions, depuis les années cinquante : Fausto Coppi, « Le